

De passage à... *Ferrare, Italie*

Le jardin hanté **des Finzi- Contini.**

De sa ville, l'écrivain Giorgio Bassani a fait une œuvre. Une œuvre sombre et intime qui raconte le Ferrare des années 1930. Et le destin brisé d'une famille bourgeoise juive après la promulgation des lois raciales. Balade littéraire en Emilie-Romagne, à la recherche des fantômes de l'histoire. **Par Philippe Ridet/
Photos Jonathan Frantini**





Les murs font partie intégrante de l'œuvre de Giorgio Bassani : murs qui séparent les classes sociales, murs de repli sur soi face à la réalité des lois raciales, murs contre lesquels les miliciens fusillent les otages... Ici, les anciennes fortifications de la ville de Ferrare, en Emilie-Romagne, où l'écrivain juif a passé sa jeunesse.



CIAO GIORGIO! Tu permets que je t'appelle Giorgio? Depuis le temps que je te tourne autour. La première fois, que je suis venu là, dans le cimetière

juif de la via delle Vigne, à Ferrare, c'était en novembre 1978. Je venais de lire *Le Jardin des Finzi-Contini* puis, dans le désordre des découvertes fiévreuses, tous les livres qui deviendront *Le Roman de Ferrare* (*Les Lunettes d'or*, *Derrière la porte*, *Le Héron*, *L'Odeur du foin...*) quand tu décideras de les réunir sous un même titre. Bien sûr, je suis venu à toi grâce à l'adaptation de Vittorio De Sica (1970) que tu as détestée mais qui fut la porte d'entrée de ton œuvre pour de nombreux lecteurs. Micòl, le personnage principal, aura à jamais le visage de Dominique Sanda. A cette époque, je cherchais – ignorant que j'étais de tes jeux subtils avec le réel et la mémoire – le fameux caveau de famille des Finzi-Contini, sans rien trouver qui ressemblât à « *une sorte de temple vaguement antique et vaguement oriental, comme on en trouvait dans les décors d'Aïda et de Nabuchodonosor* ». D'ailleurs il n'y avait pas non plus de Finzi-Contini, même dans la partie la plus ancienne du cimetière. Des Finzi oui, des Contini, des Bassani, des Minerbi, ton grand-père qui avait (comme le souligne l'épître que tu as toi-même rédigée) « *le regard distant de celui qui a scruté la douleur* ». Regard distant... C'était aussi le tien sur la photo en noir et blanc du rabat de la couverture de tes livres dans la collection « Du monde entier » chez Gallimard : un regard doux mais lointain, très lointain. « *Papa était sévère et en même temps très fragile* », m'a dit ta fille, Paola, au téléphone.

Je ne suis jamais passé par Ferrare sans me rendre au cimetière. Toujours le même rituel : sonner, laisser son nom et sa profession sur le registre, épingle une kippa en carton noir. Un cimetière? On jurerait un pré. Il y vient des envies de pique-nique. Depuis avril 2000, je suis assuré d'y trouver Giorgio Bassani (Bologne 1916-Rome 2000) : le plus grand écrivain italien de la seconde moitié du xx^e siècle, un Proust (la mémoire) qui aurait écrit comme Flaubert (pas de psychologie). Ou, à défaut, cette tombe un peu trop prétentieuse due au sculpteur Arnaldo Pomodoro, censée imiter les vieilles pierres tombales qui penchent avant de s'effondrer tout à fait. « *La terre est meuble à cet endroit, constituée d'alluvions d'un bras du Pô, c'est pourquoi les pierres penchent* », m'a expliqué Silvana Onofri, la cheville ouvrière de la Fondation Bassani.

Du haut de la tour des Anges, elle m'a montré ce qui n'existe pas : le jardin des Finzi-Contini, ce lieu clos où toute une famille de la haute bourgeoisie juive se replie sur elle-même et ses plaisirs (le tennis, la lecture, le flirt...) après la promulgation des lois raciales, déjà résolue au destin tragique qui l'attend. A ses élèves du lycée Arioste, Silvana a fait réaliser un plan de ce lieu imagi-

naire : le jardin, les remises, la grande maison et, bien sûr, le terrain de tennis. « *Le jardin se trouvait par là, à droite du corso Ercole Primo d'Este. Pour décrire le mur d'enceinte, Bassani a emprunté celui du cimetière, pour la grotte où le narrateur peut ranger son vélo : c'est ce trou que vous voyez là-bas dans la muraille. Mais les arbres aux essences rares viennent du Parc botanique de Rome.* » En revanche, là où il repose, sous les remparts qu'il a contribué à faire restaurer, il est exactement à la bonne distance de ses personnages, inspirés de personnes réelles ou copiés sur le vif, qui dorment à présent du même sommeil que lui. A une vingtaine de mètres de la tombe la plus proche, un peu à l'écart. Il est possible que ses voisins d'éternité lui en veuillent encore. Comme ce Carlo Pesaro, qui a cru reconnaître son beau-père dans le vieux professeur Ermanno Finzi-Contini, mort en déportation comme une centaine d'autres personnes à la suite de la première rafle effectuée en Italie en septembre 1943. La signora Onofri m'a fait écouter une conférence des années 1980. Entre deux poèmes que l'écrivain déclame d'une voix pleine d'emphase, il dit : « *Les juifs de ma ville me détestent parce que j'ai eu le courage de dire que tous étaient fascistes, y compris mon père.* » Propriétaires terriens, rentiers, professions libérales, les juifs de Ferrare furent peu nombreux à dénoncer les dérives du régime de Mussolini, sa manière forte contre les communistes, les homosexuels, les opposants. Pendant dix ans, le podestat, représentant du régime fasciste de Ferrare, fut un juif, Renzo Ravenna. Il aura la vie sauve en fuyant en Suisse, mais de nombreux Ravenna figurent dans la liste des morts en déportation apposée sur le mur de la synagogue, via Mazzini.

TOUT CELA, EN 1978, JE NE LE SAVAIS PAS ENCORE. Ce qui est une clé de compréhension d'une œuvre presque entièrement centrée à Ferrare entre 1938 et 1943 (« *Les plus belles années de ma vie parce que j'étais à coup sûr du côté de la justice* », dira-t-il) m'échappait encore. Me fascinaient, en revanche, ces quelques personnages (Bruno Lattes, double et confident du narrateur, Clelia Trotti, Geo Josz, Elia Corcos, Eraldo Deliliers...), tantôt principaux, tantôt secondaires, juifs ou pas, qui se croisent et se recroisent de récit en récit, comme les habitants d'une petite ville un jour de marché. Alors que Proust, bâtissant *La Recherche*, la voit comme une cathédrale, *Le Roman de Ferrare* est une construction souple et mobile. Les héros bassaniens, fragiles et fantomatiques, sont comme des ponts de liane, se balançant d'un livre à l'autre. Impossible de savoir lequel est l'arc portant, la nef, le corps central. Ils vont vers leur destin, souvent tragique, avec effarement et résignation. Bassani les regarde avec distance, revenu de tout, même du pire. Le pire, ce sont les lois raciales édictées en 1938, la blessure la plus profonde, jamais cicatrisée. Ce jour-là, le petit monde de Giorgio Bassani, apparemment si uni, si sécurisant dans ses murailles maternelles, explose. Il a 22 ans. Plus possible de rêver d'enseigner l'histoire de l'art ou la littéra-

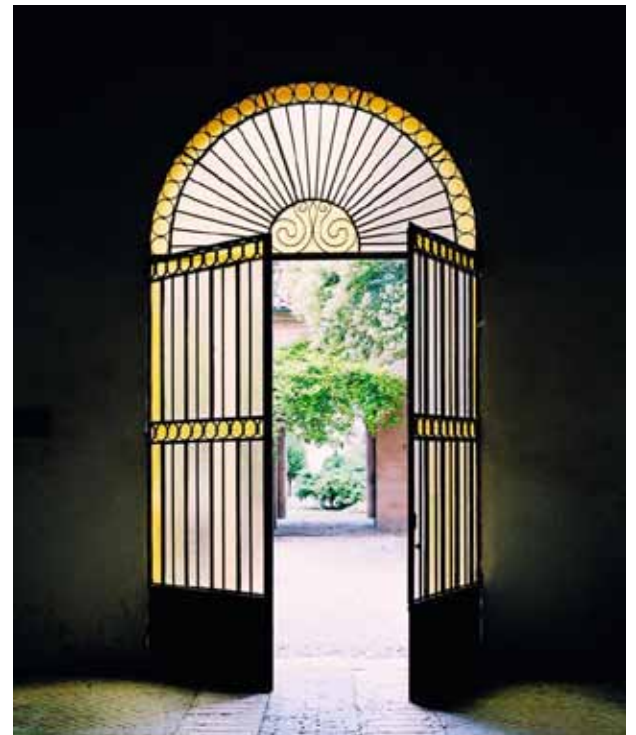
ture italienne à l'Arioste comme il semblait s'y destiner après ses études à Bologne sous l'autorité du maître Roberto Longhi. L'université comme les emplois publics sont interdits aux juifs. Plus possible non plus de jouer au cercle de tennis Marfisa d'Este, dont il a remporté – après Michelangelo Antonioni, ferrarais lui aussi – à trois reprises le tournoi interne de 1935 à 1937. Dans *Les Lunettes d'or*, l'histoire d'un médecin homosexuel, Athos Fadigati, exclu de la bonne société ferraraise en raison de ses mœurs, le narrateur, un jeune homme juif, se demande : « *Que devais-je faire? Accepter d'être ce que je suis ou me forcer à être ce que les autres voulaient que je sois?* »

ETRE JUIF, RIEN QU'UN JUIF. Cette souffrance sera le fil rouge de son œuvre. Un nouveau mur se dresse à présent entre les uns et les autres, ce mur par lequel Micòl Finzi-Contini apparaît pour la première fois au narrateur, dont Bassani disait avec une force un peu suspecte qu'il n'était pas lui. Ce mur contre lequel les otages seront fusillés par les miliciens dans *Une nuit de 1943*. Emprisonné trois mois durant pour faits de résistance, Bassani quitte sa ville aimée pour Florence, se marie, puis file à Rome. Même si les événements l'ont décidé pour lui, on peut soutenir que cet exil fut la chance qui allait lui permettre de rêver Ferrare, de faire surgir un monde universel de quatre rues et une dizaine de personnages. C'est le long du Tibre que Giorgio devient Bassani. « *On ne peut écrire sur Ferrare en restant à Ferrare*, m'a expliqué Roberto Pazzi, écrivain. *Bassani nous a aimés, mais il nous a abandonnés à nous-mêmes. Nous, les Ferrarais, avons été la matière de ses songes, l'argile avec laquelle il a pétri ses personnages.* » Il ajoute, avec une pointe d'envie peut-être : « *Il a eu cette chance de vivre un événement historique. Ainsi, en parlant des siens et de lui-même, il a rejoint la grande histoire.* » Bassani était moins disert : « *De quoi voulez-vous que parle un poète sinon de ses origines?* »

A Rome, il retrouve Antonioni, l'écrivain Mario Soldati, le poète Attilio Bertolucci (le père de Bernardo), se lie avec Pier Paolo Pasolini avec lequel il joue au *calcetto* (football à cinq), travaille pour le cinéma et participe à l'écriture de plusieurs scénarios (*Les Vaincus*, d'Antonioni, *Senso*, de Luchino Visconti), fait une apparition dans *Le ragazze di piazza di Spagna*, de Luciano Emmer, donne des cours à l'Académie nationale d'art dramatique, prête sa voix aux commentaires de *La rabbia* de Pasolini. « *Une vie très gaie* », se souvient Paola. Il écrit de nombreux poèmes comme on s'échauffe avant un marathon, dirige la prestigieuse revue littéraire *Botteghe Oscure*, découvre *Le Guépard* de Tomasi di Lampedusa et le fait publier, fonde l'association de défense du patrimoine Italia Nostra. Malgré un premier roman (*Una città di pianura*) sorti en 1940 sous le pseudonyme de Giacomo Marchi, il cherche encore la distance idéale, le ton, la pitié avec lesquels aborder •••



Obligé de quitter Ferrare après avoir été emprisonné pour actes de résistance, Giorgio Bassani, décédé en 2000, y est enterré au cimetière juif (ci-contre, sa tombe, recouverte de cailloux déposés, selon la tradition juive, en hommage aux morts ; en bas, le parc du cimetière juif). C'est de cet exil qu'est né, selon l'écrivain Roberto Pazzi, *Le Roman de Ferrare* : « On ne peut écrire sur Ferrare en restant à Ferrare. Nous, les Ferrarais, avons été la matière de ses songes, l'argile avec laquelle Bassani a pétri ses personnages. »



La demeure de la famille Zamorani (ci-contre), cousins éloignés de Giorgio Bassani, évoque celle dans laquelle a grandi l'écrivain : un immense hall, des salons en enfilade, une cour (ci-dessus) où subsistent les vestiges d'un ancien terrain de tennis. C'est là que Giorgio Bassani venait jouer après son exclusion, parce que juif, du cercle Marfisa en 1938 (à gauche, un membre du club, aujourd'hui).

En 1938, le monde de Giorgio Bassani explose. Être juif, rien qu'un juif. Cette souf- france sera le fil rouge de son œuvre.

... ses personnages, et Ferrare, qui le hantent. La ville macère encore dans le souvenir, Bruno Lattes et les Finzi-Contini s'extirpent peu à peu de la gangue de la mémoire. Il lui faut parvenir à nommer la ville, d'abord suggérée sous l'initiale de F., et trouver le courage d'endosser la première personne du singulier. L'essentiel de l'œuvre sera publié à la fin des années 1950 (*Les Lunettes d'or et autres histoires ferraraises*) et 1972 (*L'Odeur du foin*). Quinze ans pour tout dire, et tout oublier: dans les années 1980, les premiers signes de la maladie d'Alzheimer apparaissent qui emportent, pan par pan, le « doux, le cher, le pieux passé » de Giorgio Bassani. Alors que sa mémoire se vide, l'écrivain réécrit et réagence son œuvre comme un enfant qui repasse sur le trait de son dessin jusqu'à l'abîmer. Il surligne les coïncidences, renforce ses ponts de lianes. Ses personnages paraissent moins stupéfaits de ce qui leur arrive. « *Il a un peu gâché* », regrette Roberto Cotroneo, qui a dirigé l'édition définitive du *Roman de Ferrare*, pour la collection Meridiani (l'équivalent de la Pléiade).

Près de cent ans après sa naissance, il n'existe pas de musée Giorgio Bassani à Ferrare. C'est un peu la faute de Bassani, un peu celle de la commune, qui n'a pas saisi immédiatement l'importance de son œuvre, un peu celle de la critique, qui n'a vu dans cet auteur discret qu'« un naturaliste tardif » alors qu'il était, à sa manière, un compagnon italien du Nouveau Roman. N'ayant pu trouver un siège à Ferrare même, la Fondation Giorgio Bassani a dû s'exiler à Codigoro, à une quarantaine de kilomètres au nord. Une métaphore presque parfaite. C'est en revenant d'une partie de chasse à Codigoro qu'Edgardo Limentani, le personnage principal du *Héron*, décide de mettre fin à ses jours avec son fusil.

La faute de Bassani, disais-je, ou de ceux qui se veulent les gardiens de sa mémoire. A la mort de l'écrivain, une bataille féroce s'engage entre ses enfants, Paola et Enrico, et Portia Prebys, la compagne américaine auprès de laquelle il a passé les vingt dernières années de sa vie. Déjà, autour de son lit de mort, en avril 2000, à l'hôpital San Camillo de Rome, les deux camps se regardaient avec rage, comme de part et d'autre d'un filet de tennis, d'un mur. « *La Prebys a profité de sa maladie*, accuse Paola. *Elle lui a fait vendre la maison familiale de la via Cisterna del Follo à Ferrare pour une bouchée de pain. Elle a fait main basse sur des tableaux, des archives et des objets de prix. Elle nous a empêchés de voir notre père. C'est une dame d'une cruauté sans limites.* » Dans son bureau d'une association d'universités américaines à Rome, Portia Prebys rejette ces accusations. « *Je n'ai pas privé des enfants d'un père. Bassani avait quitté le domicile conjugal depuis longtemps quand je l'ai rencontré en 1977. Il avait eu d'autres maîtresses.* » Et de citer notamment une princesse vénitienne, à laquelle il a

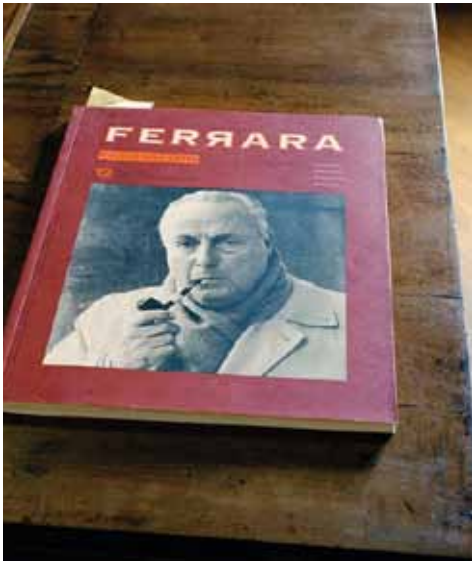
donné le manuscrit du *Jardin des Finzi-Contini*. Un procès est engagé pour « appropriation illicite » contre Portia Prebys, qui a mis à l'abri dans la cave d'un hôtel de Rome une partie des objets (vaisselle et argenterie), tableaux et manuscrits ayant appartenu à Giorgio Bassani. Elle soutient que ce qu'elle possède lui a été « donné » par l'écrivain. En 2010, elle est lavée de tout soupçon.

C E LITIGE EXPLIQUE EN PARTIE L'ABSENCE D'UN MUSÉE BASSANI à Ferrare. Au pire, il devrait y en avoir deux: l'un, constitué du « fonds Prebys » dans la Casa Minerbi, l'autre, abondé par les archives de la Fondation et les enfants de Giorgio Bassani, au futur musée de la Shoah, dans l'ancienne prison où Bassani fut incarcéré en 1943. Le maire, Tiziano Tagliani, essaie de rapprocher les parties pour qu'elles se rejoignent dans un lieu unique: « *Mon objectif est de faire dialoguer les deux camps.* » En attendant, le bassanien moyen se contente de visiter la tombe, d'arpenter les rues étroites de l'ancien ghetto, les grandes artères désertes et pavées de galets tracées au xv^e siècle par Ercole Primo d'Este, les abords de l'énorme château de briques rouges, à la recherche de Lidia Mantovani, de Micòl et Alberto Finzi-Contini, de Bruno Lattes, ou du docteur Fadigati, interprété par Philippe Noiret dans l'adaptation des *Lunettes d'or* en 1987. On peut aussi pousser la porte du club de tennis Marfisa et tomber sur Valentino Battaglioli, professeur de tennis, qui déclare: « *J'ai joué avec Bassani. Il était déjà âgé, mais on voyait qu'il avait été un bon joueur. Le plus souvent, il se contentait de regarder les autres.* »

Portia Prebys décrit ainsi les dernières années de Bassani à Rome. « *Il se rendait au tennis club Parioli vers midi. Il y déjeunait puis s'asseyait pour suivre les parties en fumant un cigare toscan. Vers 17 heures l'hiver, plus tard l'été, il jouait un double.* » Des heures à regarder les matches comme s'il avait voulu voir comment on peut, dans la clôture parfaite des lignes blanches d'un court, échapper à son destin et retourner l'issue d'une rencontre mal engagée. Dans les murs de Ferrare, ses personnages n'ont pas souvent eu cette chance. Avant de me rendre à Ferrare, Paola Bassani m'avait recommandé de voir la maison de Guglielmo Zamorani, via Palestro, un lointain cousin de son père. Le porche s'ouvre sur un hall immense. Dans le jardin, deux piquets de fer et un rouleau de pierre témoignent de la présence d'un ancien court de tennis en terre battue sur lequel Bassani venait jouer, après 1938, quand il fut exclu du cercle Marfisa. Des arbres ont été plantés dans ce qui devait être les carrés de service. A l'étage, trois salons immenses en enfilade, des canapés et des fauteuils aux couleurs passées, un billard, des plafonds peints. Sur un râtelier: deux fusils et une photo en noir et blanc d'un homme encore jeune. « *C'est mon père Enrico et ce sont ses fusils*, m'explique Guglielmo Zamorani. *Il était très lié à Bassani. Ils allaient ensemble à la chasse dans le delta. C'est lui, le modèle d'Edgardo Limentani.* » J'hésite: « *Il s'est suicidé, lui aussi, comme dans Le Héron?* » « *Oui.* » Je n'ai rien trouvé à dire. En le quittant, je lui ai présenté, au moins un demi-siècle trop tard, mes condoléances. ■



Sur iPad, DÉCOUVREZ
DES CONTENUS EXCLUSIFS.



« De quoi voulez-vous que parle un poète sinon de ses origines ? », disait Bassani (en haut, à gauche en couverture du magazine *Ferrara*, de juin 2000). L'écrivain contribuera largement à remettre en état les remparts de la ville (en haut), devenus agréable lieu de promenade. Même en exil, le souvenir des rues de Ferrare continuera de le hanter. (ci-contre, le corso Ercole Primo d'Este, typiquement « bassanien »). Ci-dessus : le portail d'entrée du cimetière juif.